

général Echegaray. Des fortifications s'élèvent autour de l'église et sont armées de canons. A Pensacola se trouve Comonfort lui-même avec 4.000 hommes. Dans la plaine, en arrière et au-dessous de San-Lorenzo, dans le petit village d'Ocotlan, situé sur un gros mamelon dominant la route de Mexico, est établi le général La Garza avec 3.000 hommes. Enfin, plus au nord, à environ deux lieues de San-Lorenzo, sur la route de Tlaxcala, 5.000 hommes sont en réserve à Santa-Ynes. Le front de la position en avant de San-Lorenzo et d'Ocotlan est gardé par une ligne de grand'gardes de cavalerie.

Tels sont les renseignements que peut fournir l'état-major général; mais on nous dit maintenant que le coup est manqué, que l'ennemi a évacué toutes ses positions et abandonné ses beaux projets. Le général Bazaine se refuse à croire cette mauvaise nouvelle. Mais le général Forey déclare que ses espions viennent d'arriver et affirment le fait. Ce à quoi, l'incrédule Bazaine répond que ces malheureux ne sont pas allés jusqu'à San-Lorenzo et demande à les questionner lui-même. Il interroge ces Indiens encore effarouchés par la grosse voix du général Forey, et il finit par acquérir la certitude qu'ils n'ont pas osé aller jusqu'à l'ennemi et que, n'ayant rien vu, ils disent qu'il n'y a rien. Les généraux montent alors sur la terrasse du quartier général. De ce point culminant on voit parfaitement le village de San-Lorenzo. Le général Forey regarde dans une grande longue-vue qu'il tient toujours en batterie et ne voit rien. Le général Bazaine de son côté se contente de ses jumelles et déclare qu'on aperçoit une masse de gens qui remuent la terre avec acharnement. Il fait remarquer au grand chef que si l'ennemi était parti ou se disposait à partir, il ne remuerait pas ainsi la terre; que, du reste, s'il n'est plus là, il ne peut être loin et que puisqu'on est presque en route, il vaut autant risquer l'aventure et essayer d'en finir avec cette armée de secours qui nous tient sans cesse en alerte. Ce à quoi, le général Forey répond : « Eh bien ! allez mon cher Bazaine.

si vous ne trouvez rien, ça aura toujours servi de promenade, et, en attendant, allons dîner. » Moi aussi, je regarde avec mes lunettes et je vois parfaitement le travail actif qui se fait en avant de l'église.

On descend dans la salle à manger et on s'assied autour d'une longue table dont le sommet est occupé par le général en chef, qui met à sa droite le général Bazaine et à l'amabilité de me dire de m'asseoir à sa gauche. Le reste de la table était occupé par les aides de camp et officiers d'ordonnance. Deux d'entre eux doivent se joindre au général et venir avec nous, ce sont MM. Dubouchage, capitaine de carabiniers, et Détournières, lieutenant de vaisseau. Cet officier de marine, fort distingué du reste, était singulièrement connu par tous ceux qui frayaient souvent avec le quartier général; il était chargé de la popote du général en chef et pour ce fait on l'appelait malicieusement « lieutenant de vaiselle » ! En outre, un officier prussien, le major Von Burg, qui est attaché au grand quartier général pour suivre la campagne, doit également accompagner le général Bazaine, ainsi que deux officiers de l'état-major général, les capitaines Béguin et Garcin.

Ici, je crois devoir ouvrir une parenthèse dans mon récit pour consacrer, sans faire d'anachronisme, quelques lignes particulières au major Von Burg, dont j'ai plus tard retrouvé la trace dans des conditions respectives bien différentes.

C'était en 1870, à l'armée du Rhin, sous Metz. Le 31 août, Bazaine tentait, pour la deuxième fois, de forcer le blocus allemand et de sortir du camp retranché. Ses troupes avaient enlevé à la nuit tombante la moitié du village de Servigny; le combat avait cessé dans l'obscurité. Les hommes qui occupaient les premières maisons de Servigny, faisaient la soupe et devisaient gaiement autour des marmites. Mais au sein des ténèbres, un officier prussien se glissait dans notre ligne de sentinelles, constatait que nos soldats se croyaient bien tranquilles et regagnait la partie du village occupée par ses troupes. Il y faisait préparer une puissante

colonne qui fut lancée, vers 10 heures du soir, à l'attaque de notre position, bouscula nos troupes trop confiantes et leur reprit ce qu'elles avaient eu tant de peine à conquérir dans l'enceinte allemande. Ce fut le facteur décisif de notre échec à la bataille de Servigny et de la perte future de l'armée du Rhin.

Cet officier prussien était l'ancien major Von Burg, devenu chef d'état-major du corps défendant Servigny. C'est en étant notre hôte choyé au Mexique qu'il avait découvert le défaut de notre cuirasse, et il en profita pour faire perdre au général Bazaine, qu'il accompagnait à San-Lorenzo, la bataille que commandait à Servigny le maréchal Bazaine. Quand donc garderons-nous chez nous nos officiers, pour n'être pas obligés de recevoir les autres ?

Cette digression, peut-être instructive, étant faite, je reviens au Cerro San-Juan de Puebla.

Le repas se passa très gaiement et le général Forey fut de très belle humeur. Au moment de prendre son potage, il avala quelques pilules purgatives et eut l'aimable attention d'en offrir au général Bazaine; mais celui-ci se récria et refusa en déclarant que, devant passer la nuit à cheval, il serait imprudent de mettre de pareilles choses dans ses entrailles !

Le café se prit à table, on fuma des cigares et la conversation, badine et frivole, continua son cours. Enfin, à 8 heures, le général Bazaine demanda à se retirer pour se rendre à son poste où les troupes étaient déjà rassemblées. Le général Forey lui souhaita bonne chance, lui serra la main, et m'honora de la même faveur; puis nous descendîmes à pied à la tente du général Neigre qui nous attendait. Un instant après, nous nous dirigeons vers le pont de Mexico.

Les troupes de la colonne sont campées de l'autre côté du pont. Les tentes sont partout dressées, les chevaux au piquet et tous les feux allumés comme si on devait passer la nuit, de façon que les espions ennemis n'aillent pas don-

ner l'alarme. De toute manière, Comonfort ne peut prévoir qu'une chose, c'est que le lendemain matin seulement, au jour, nous nous mettrons en route.

Sitôt arrivé, le général réunit dans sa tente les généraux et les chefs de corps pour leur faire connaître la position présumée de l'ennemi, leur exposer son plan d'opération et donner à chacun les ordres qui le concernent. Le général se propose de gagner le plus possible du terrain au delà de la position ennemie pour déborder sa droite et de revenir sur San-Lorenzo en prolongeant son front, de manière à éviter ses postes avancés qui sont uniquement disposés du côté de nos lignes près de l'*Atoyac* par où on suppose que nous pouvons seulement nous présenter. Il pourra ainsi approcher de San-Lorenzo au point du jour et l'attaquer par le front qui est sur la plaine pour rejeter l'ennemi dans l'*Atoyac*. Afin d'exécuter sans être découvert une pareille marche de flanc, il faut que la colonne observe le plus grand silence, que personne ne fume, et surtout qu'on conserve le calme le plus absolu à la moindre alerte. Enfin, lorsque le général a bien pénétré tout le monde de ses projets, il congédie les officiers et chacun, après avoir transmis ses ordres, va prendre une heure de repos, car on doit partir à minuit.

A cette heure, une longue colonne se déroule et s'allonge silencieuse sur la route de Mexico. En tête, marchent 100 cavaliers mexicains du colonel la Pena; puis vient le général Bazaine; marchent ensuite les zouaves encadrant l'artillerie, les tirailleurs algériens, le 51<sup>e</sup> et la cavalerie. Enfin vient l'ambulance et un petit convoi d'administration, le tout encadré dans le bataillon du 81<sup>e</sup>. Au bout d'une heure, nous arrivons à hauteur du village de Cuantlancingo dont les chiens se prennent à pousser des aboiements frénétiques. Ces maudites bêtes nous causent des impatiences et des rages féroces; car, par leur vacarme, elles nous font craindre d'éveiller la vigilance de l'ennemi. D'autant que nous arrivons à la croisée d'un chemin qui va directement à San-Lorenzo en traversant un petit hameau situé à 800 mètres

de la grande route et d'où nous entendons aussi les hurlements furieux des chiens. Ce point peut être occupé par l'ennemi qui y a sans doute une grand'garde. Il faut s'en assurer pour être certain que nous ne sommes pas éventés. Le général arrête la colonne et envoie le colonel mexicain Lopez, qui lui a été donné comme guide, pour reconnaître le hameau de Sanitorum. Ici, je dois encore ouvrir une courte parenthèse à l'égard de cet officier mexicain qui apparaît sur la scène des événements, nous rendra des services importants, sera profondément dévoué à notre cause, deviendra notre ami et enfin terminera une carrière honorable par une infamie : c'est lui qui trahira l'Empereur Maximilien ! Lopez part avec deux cavaliers, suivis à petite distance par l'escadron La Pena. Pendant ce temps, nous attendons immobiles et silencieux. Au bout d'un quart d'heure, Lopez revient, annonçant qu'il n'y a rien d'insolite, que tout est tranquille. On se remet en marche. A 600 mètres plus loin, nous trouvons, sur la route, deux ou trois maisons que nous fouillons pour être assurés que nous ne laissons personne qui puisse aller avertir l'ennemi. En somme, nous faisons le vide partout où nous passons et, si nous trouvons quelque Indien flânant dans les ténèbres, nous l'envoyons au convoi pour qu'il y soit gardé jusqu'au moment où on ne pourra plus conserver l'incognito. Près des maisons que nous venons de visiter, se détache un chemin allant vers l'ennemi et passant par un Rancho peu éloigné; nous envoyons encore Lopez l'explorer. A son retour, la colonne reprend sa marche en direction de Mexico, laissant sur notre droite et à environ cinq kilomètres le village de San-Lorenzo. Nous cheminons encore pendant trois kilomètres et nous approchons d'un chemin conduisant à Ocotlan qui, du reste, est très près de nous et où se trouvent 3.000 hommes de l'armée de Comonfort. Il n'est plus possible de continuer à avancer. Le général s'arrête, puis fait quitter la grande route pour marcher à travers champs et dans une direction presque opposée à celle que nous suivions. Nous revenions ainsi en

arrière en défilant devant le front de l'ennemi et nous rapprochant de San-Lorenzo.

La colonne marcha ainsi durant longtemps et lentement, traversant d'interminables champs d'orge; la lune s'est levée et, pendant un moment, a été fort désagréable en nous permettant d'apercevoir la longue file sombre qui serpentait derrière nous, car ce que nous voyons d'autres peuvent le voir, ce qui nous inquiète; mais les nuages redeviennent épais et nous rentrons dans une obscurité complète. Ça devient monotone même, et chacun se laisse aller, en rêvant sur son cheval; mais on commence à se sentir pénétrer par la fraîcheur du matin qui s'approche; on est surtout très malheureux de ne pouvoir fumer. Tout à coup, nous sommes arrachés de nos rêveries par un cri strident sorti, sur notre gauche, du silence et des ténèbres. Le « Quien viva », qui-vive ? a retenti.

Nous sommes éventés, une sentinelle ennemie nous a aperçus, sentis, peut-être, et va donner l'éveil. On s'arrête soudain et spontanément. Mais le général donne à voix basse l'ordre de continuer à marcher et répond à la sentinelle : « *Amigo, Libertad.* » — « Qual Regimiento ? » demande la vedette mexicaine. Alors le général dit à Lopez de répondre : « Durango », et la colonne continue sa marche, laissant toujours l'ennemi sur sa gauche. Au bout d'un instant, la sentinelle, voyant dans l'obscurité que la colonne avance toujours, répète trois fois son « qui-vive ». Il faut prendre un moyen pour faire taire ce braillard et le général envoie Lopez tout seul de son côté. Celui-ci s'avance d'une cinquantaine de pas et dit au commandant de l'avant-poste de venir lui parler. Le susdit commandant juge prudent de ne pas se présenter et tout redevient silencieux. Mais, au moment où la queue de la colonne arrive à hauteur de l'avant-poste ennemi, celui-ci commence à trouver que le régiment de Durango a une dimension exagérée et suspecte; il tire quelques coups de feu. Personne ne répond et la colonne continue. Puis, nous rencontrons une malencontreuse bar-

ranca que l'artillerie ne peut pas franchir; il faut faire piocher les sapeurs du génie et on poursuit sa marche à travers champs, en obliquant légèrement à gauche, car cette baranca indique que nous nous rapprochons de l'*Atoyac*.

Il commence à faire un froid très vif, on sent l'approche du jour et des teintes rosées commencent à colorer le ciel en arrière de la Malinche. Il est 4 heures passées et nous devons approcher du terme de notre pérégrination nocturne. Tout à coup, on nous crie de nouveau : « Qui-vive », presque en avant de nous. On répond les mêmes sornettes que précédemment; mais, tout en amusant ainsi l'ennemi, on l'approche dans l'ombre. On aperçoit déjà, sur le sommet d'un petit mamelon, la silhouette des cavaliers mexicains se profilant sur le ciel coloré légèrement. Les cavaliers de la Pena se portent à droite et à gauche pour cerner l'avant-poste, en même temps que le général lance son peloton d'escorte, sous le commandement de Clapeyron, son officier d'ordonnance et son neveu, pour enlever l'ennemi. En un instant, la scène est terminée; quelques coups de feu éclatent de tous côtés et les cavaliers ennemis sont tués ou pris. A ce moment, le jour se fait et il n'y a plus à hésiter; le masque est jeté et le général fait presser le pas à la colonne.

Nous arrivons rapidement sur le mamelon où sont étendus çà et là les cavaliers rouges que nous venons de mettre bas. De là, nous découvrons, à 600 mètres devant nous, le village de San-Lorenzo, couronnant un autre mamelon. On ne le voit que vaguement comme une masse sombre, noyée encore dans les dernières brumes de la nuit. Aussitôt les zouaves sont déployés et formés en deux petits bataillons; entre eux, l'artillerie de la garde se met en batterie et, à gauche, les tirailleurs algériens et le 51<sup>e</sup> sont formés en bataille. Au-dessus de cette petite ligne de combat, les drapeaux sont déployés, étalant au gré des premiers souffles du matin leurs plis tranquilles qui semblent attendre et défier les premiers feux de l'ennemi.

Pendant que ce déploiement s'exécute, une nuée de cava-

liers accourent et nous couvrent de coups de fusils; mais on ne fait aucune attention à ces mouchérons turbulents, et les mouvements s'opèrent partout simultanément, mais tranquillement, dans l'ordre le plus parfait.

Deux compagnies de zouaves sont déployées en tirailleurs en avant de notre ligne de bataille pour éloigner les cavaliers que nous apprenons être ceux de Carbajal et d'Aureliano Ribera, deux chefs intrépides.

Le général Bazaine, en avant de ses troupes, fait exécuter ces manœuvres comme au champ de Mars. A l'extrême-droite est placée la section d'obusiers des matelots et, à côté, sur le bord de la falaise de l'*Atoyac*, la section du génie qui la protège. A la gauche de notre ligne, la cavalerie du général de Mirandole se forme en colonne par escadrons déployés et l'escadron de la Pena vient se placer à leur suite. Le 81<sup>e</sup> reste en arrière en colonne comme réserve.

Ainsi déployé, ce petit corps se porte en avant; mais bientôt un éclair jaillit sur le front du village et un boulet rapide passe sur nos têtes. Nous reconnaissons de suite à sa vitesse initiale que nous avons affaire à des pièces rayées. Une canonnade très nourrie nous accueille pendant que nous descendons dans le vallon; mais nos troupes n'en souffrent pas. Du reste, l'ennemi tire généralement trop haut; on voit que ses canonnières ne savent pas encore bien se servir des canons rayés. Notre artillerie ouvre rapidement le feu sur celle de l'ennemi et son tir est d'une précision parfaite.

Arrivés au fond de la vallée et au pied de la pente douce qui monte jusqu'au village, le général fait former les colonnes pour l'attaque, et le général Neigre, d'une voix retentissante, commande les mouvements qui s'exécutent comme sur un terrain d'exercice, malgré une grêle de mitraille qui nous enveloppe. En ce moment, le général m'envoie porter l'ordre à notre artillerie, restée en arrière sur le mamelon, de venir au galop se mettre en batterie à notre hauteur, c'est-à-dire à 300 mètres de l'ennemi. Ce mouvement fut exécuté avec une rapidité et une précision admirables; il était im-

pressionnant, de voir et surtout d'entendre nos pièces bondissant sur les aspérités du sol, entraînées avec une vitesse vertigineuse par des chevaux emballés.

Je galopais en avant à côté de Vaudrey, son capitaine-commandant; j'étais transporté d'admiration. Aussitôt en batterie, on ouvrit le feu sur l'énorme église qui était en arrière des retranchements ennemis. A peine revenu, on m'envoie porter au général de Mirandole l'ordre d'appuyer à droite avec ses escadrons pour tourner le village en même temps que nos colonnes l'enlèveront, et charger dans la plaine en arrière quand l'ennemi sera rejeté de sa position.

Cependant, tout le front du village, garni d'aloès, s'est couvert de nombreux bataillons qui font sur nous un feu roulant. Nos zouaves, en tirailleurs, commençaient à répondre, quand le général m'envoie leur faire cesser le feu et dire au capitaine qui les commandait qu'il entend qu'on entre l'arme au bras dans les retranchements ennemis. Nous ne sommes plus qu'à 200 mètres, il n'y a pas un instant à perdre, car la fusillade et la mitraille commencent à éprouver nos colonnes impatientes, déjà formées par divisions à demi-distance. Un coup de mitraille vient tomber en plein dans le groupe du général; on compte plus tard le passage effectif de 18 biscaïens, soit dans les chevaux, soit dans les vêtements, soit enfin dans les personnes; j'en fus quitte pour un éperon enlevé; j'avais failli être blessé comme Achille. Quel honneur ç'eût été!

Alors, le général Bazaine, tirant son épée, lance les trois colonnes en échelons, l'aile gauche en avant. Le 2<sup>e</sup> demi-bataillon de zouaves charge droit sur l'église et doit enlever les retranchements; les tirailleurs algériens montent à gauche sur le centre de l'ennemi et le 51<sup>e</sup> attaque sa droite. Quant au 1<sup>er</sup> demi-bataillon de zouaves il se dirige sur le bord du plateau pour tourner la gauche des retranchements.

Tout le monde s'élançait aux cris de : « Vive l'Empereur », et malgré une grêle de balles et de mitraille, aborde l'ennemi sans brûler une cartouche et l'attaque à la baïonnette.

Pendant ce temps, la cavalerie opère son mouvement tournant; mais, ne prévoyant pas l'impétuosité de l'attaque de l'infanterie, elle avance trop lentement, et le général m'envoie pour lui faire accélérer l'allure et surtout lui prescrire de ne pas trop se jeter sur la gauche, ce qui l'éloigne du village.

Je reviens rapidement auprès du général et, un instant après, la pluie de fer cesse pour nous; nos zouaves ont franchi les retranchements; nos autres colonnes ont dépassé la première ligne d'aloès et la fusillade se continue avec acharnement dans le village. Alors, je suis envoyé à l'église pour savoir si nous en sommes maîtres, afin de diriger le feu de notre artillerie sur un autre objectif. Je pars au galop par le chemin qui monte droit au village et, lorsque j'arrive dans l'ouvrage ennemi, j'éprouve une joie indéfinissable en voyant huit beaux canons qui tout à l'heure nous criblaient de mitraille, réduits au silence et semblant tout honteux d'être entre nos mains. En arrivant à la porte de l'église, dont les nombreux défenseurs viennent de mettre bas les armes, je suis témoin d'un affreux spectacle : on fusillait une dizaine de prisonniers à mesure qu'ils sortaient par la porte de la cour, située en avant de l'église. Voici ce qui s'était passé une minute avant : les zouaves, après s'être emparé de l'église qui était le réduit de la position, avaient continué à poursuivre l'ennemi qui descendait à Pensacola; mais, à peine avaient-ils dépassé l'église que les prisonniers, qui s'étaient rendus et avaient déposé leurs armes, reprurent leurs fusils et tirèrent dans le dos de nos soldats. Quelques-uns d'entre eux revinrent furieux et, pour punir cette félonie, passèrent par les armes dix de ces misérables.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la petite esplanade de l'église et y avoir contemplé l'affreux spectacle de cadavres et de blessés entassés, déchirés par nos boulets et nos baïonnettes, de femmes en robe blanche, en toilettes décolletées, gisant dans le sang, d'autres blessées, soutenues